NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 Nº 1 1953

Missiologie et Acculturation

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 15 - 32

https://www.nrt.be/it/articoli/missiologie-et-acculturation-2485

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Missiologie et Acculturation

Il est prouvé aujourd'hui par des statistiques irréfutables que la population du monde, qui était à peu près stationnaire jusqu'au XIX[e] siècle, s'est tout à coup, pour des raisons encore assez mystérieuses, mise à monter de façon continue et rapide depuis un peu plus de cent ans.

En vue du concile du Vatican (1870) un certain nombre d'évêques français avaient envoyé dès 1869 au pape Pie IX un postulat très étendu, dans lequel ils indiquaient les points qui, à leur avis, devaient provoquer l'attention et susciter les mesures pratiques du concile [1]. Nous n'en retiendrons qu'une phrase : « Lorsqu'on tiendra ce concile, il y aura dans le monde environ un milliard deux cent millions d'hommes, dont plus de huit cent millions sont encore dans les ténèbres de l'infidélité, soixante-dix millions séparés de l'Eglise par le schisme grec, et quatre-vingt-dix millions divisés dans les diverses sectes protestantes. Les catholiques, bons et mauvais, sont deux cent millions et s'il fallait distinguer parmi eux les incrédules et les indifférents, nous devrions répondre qu'il est plus facile de les pleurer que de les compter. » Ces évêques concluaient qu'une des tâches les plus urgentes et les plus graves du concile était de trouver un remède à une situation religieuse mondiale aussi scandaleuse [2].

Aujourd'hui, 82 ans après le concile, la population du monde dépasse 2.400.000.000, avec un accroissement annuel de 25 à 30 millions. Les catholiques, « bons et mauvais », ont eux aussi à peu près doublé. A l'époque de la bataille de Waterloo, la Grande-Bretagne avait huit millions d'habitants. Elle en a actuellement 50. L'Egypte a passé de 2 à 20 millions. L'Inde de 280 à 410; la Chine de 200 à 500; le Japon insulaire, de 1870 à 1952, de 32 à 80, l'Indonésie de 20 à 72, le Brésil de 4 à 52, et les Etats-Unis de 7 à 152... [3]. Il est inutile de détailler les chiffres et notre but n'est pas d'examiner les problèmes d'ordre ma-

---

1. *Acta et Decreta Sacros. Oecum. Concilii Vaticani,* tome VII de la *Collectio Lacensis,* col. 832. Le document est signé par onze évêques (Dupont des Loges, Darboy, Dupanloup, Colet, Ramadié, Duvaucoux, Rivet, Lyonnet, Foulon, Bernadou et Grimardias) mais ils déclarent parler au nom de « Multi certe episcopi ».

2. Il est sûr qu'une de leurs pensées était de créer une diversion au sujet de la question de l'infaillibilité. La phrase qu'ils emploient « ut devitentur... nova obstacula » l'indique déjà (*op. cit.,* 845-846). Sept des signataires quitteront le concile à la dernière minute pour ne pas devoir dire en face du pape leur « Non placet » et Mgr Dupanloup, dans sa réponse à Mgr Dechamps, archevêque de Malines, reprend les termes mêmes du postulat pour montrer l'inopportunité de la définition (*op. cit.,* 1328).

3. *Cfr World's Almanach,* 1951.

tériel, économique, politique ou moral qu'ils soulèvent. Nous ne les envisageons que sous l'aspect missiologique.

Tout d'abord il est assez singulier que cet accroissement formidable de la masse humaine n'ait pas eu pour les missions un résultat heureux. Est-ce qu'un pêcheur n'a pas plus de chance de réaliser des captures abondantes dans un étang ou dans un ruisseau surpeuplé? Quel est le chasseur qui se lamente parce que le gibier foisonne? Dans les anciennes missions du Paraguay, dans celles du Canada au XVII[e] siècle, nous entendons, à travers toutes les relations des missionnaires, la plainte sans cesse répétée sur l'émiettement des populations, sur les déserts à traverser et sur les espaces immenses, vides de tout être humain. C'est encore le cas aujourd'hui pour les missions de l'Extrême-Nord ou pour celles du Sahara [4]. Ne semble-t-il pas que plus la matière à évangéliser est dense, compacte, à portée immédiate, en masse, plus l'opération missionnaire devrait être fructueuse? Or, sous nos yeux, c'est le contraire qui se produit. Si la mission n'était qu'une « cueillette d'âmes », on ne voit pas pourquoi elle deviendrait plus difficile lorsque les arbres sont tout chargés de fruits. Nos statistiques de « conversions » devraient monter en courbes parallèles à celles des sujets « convertissables », jusqu'au point de saturation où les effectifs missionnaires obtiendraient le rendement maximum de leur capacité, jusqu'au moment du « *rumpebatur rete eorum* [5] ». Pour qui connaît la situation réelle du champ de mission, il est clair que, malgré le zèle total du personnel qui s'y dévoue, rien de pareil ne se produit, ni en terre d'Islam, ni en pays bouddhiste, ni aux Indes, ni même, pour ne point parler de la Chine, au Japon ou en Indonésie.

Ce paradoxe devient peut-être moins inintelligible, quand nous essayons d'éclairer la question purement statistique ou simplement théologique par les recherches et les premières conclusions de ce qu'on appelle l'anthropologie culturelle. Que le lecteur veuille bien ne pas s'effrayer, ni moins encore se gausser, de ce vocable un peu pédant. Il est sans doute inutile de rappeler ici ce que signifie ce mot technique. De brèves indications peuvent suffire [6].

4. On pourrait y ajouter les missions dans certains pays de l'Amérique latine, et je trouve dans une lettre d'un missionnaire du Goajira en Colombie cette phrase : « morremos por falta de caminos ».

5. Luc, V, 6.

6. Outre les travaux de l'école de Vienne, précédés par ceux de Fritz Graebner et de B. Ankermann, et dont le P. Wilhelm Schmidt a été et demeure l'inspirateur, il faut mentionner ceux qui, tout en profitant de ces recherches de pionniers, les ont poursuivies pour leur compte sans toujours leur rendre assez justice. Les ouvrages de Marett, *Anthropology* (1912) ou de Haddon, *History of Anthropology* (1910) et celui de Tylor, *Anthropology* (1881) peuvent encore être utiles mais sont aujourd'hui dépassés. C. Wissler, *Man and Culture* (1923); F. Boas, *General Anthropology* (1938) et *Race, Language and Culture* (1940); F. Radin, *Primitive Man as Philosopher*; Goldenweiser, *History, Psychology and Culture* (1922); Dixon, *The Building of Culture* (1928); Herskovits, *Acculturation* (1938); Id., *Man and His Works* (1949); Malinowski, *The Dynamics of Culture Change* (1945); Ramos,

En anthropologie on a abandonné définitivement le mot de « civilisation », qui a d'ailleurs toujours été tellement vague qu'on avait fini par parler de la « civilisation des non-civilisés [7] », ce qui ressemble à la bonne santé des malades. De plus le mot de civilisation enferme, quoi qu'on en dise, un jugement de valeur. Il signifie une sorte de supériorité et, à ce titre, il est dangereux et subjectif. Est-ce que les Esquimaux sont civilisés? Et les Touaregs du Sahara? Et les Boschimans du désert de Kalahari? Si on répond oui, il n'y a plus moyen de trouver sur la planète des non-civilisés et dès lors le terme de civilisation n'a plus de valeur puisqu'il ne distingue plus rien. Si on dit : non, on laisse entendre que ces peuples doivent encore apprendre l'art de vivre. Or cet art de vivre, dans les conditions les plus difficiles, ces peuples l'ont pratiqué en perfection et, si des professeurs de Sorbonne prétendaient les remplacer dans leur zone polaire, ils devraient exactement comme les Esquimaux construire leur hutte de *neige, fabriquer les kayaks insubmersibles, utiliser l'huile* et *l'ivoire* des phoques. L'adaptation au milieu est sans défaut et elle a réussi. Les Esquimaux, les Touareg et même les Boschimans ont survécu dans un habitat où nos « civilisés » auraient été supprimés en quelques jours.

A la notion ambiguë et même fallacieuse de civilisation, on substitue partout en anthropologie celle de *culture*; mais, il faut lui donner un sens technique et précis, fort différent de ce que signifie le mot dans *Kulturkampf* par exemple. La culture sera « toute la portion du milieu dans lequel vit un groupe humain et qu'il a faite lui-même » ou, ce qui est au fond équivalent : « tout ce qu'un homme acquiert en tant que membre d'une société », ou encore et plus simplement : toute la portion de la conduite humaine qui a été *apprise*.

Aucun de nous n'a dû apprendre à être pesant; ni à avoir faim ou sommeil; ni à crier, ni à respirer. Nous n'avons appris ni notre taille, ni notre sexe, ni la forme de notre crâne, ni la couleur de nos yeux, de notre peau ou de nos cheveux. Toute cette anthropologie physique est en dehors de l'anthropologie culturelle, car la culture va s'emparer de ces éléments qui sont les conditions mêmes de ma naissance et de mon milieu; elle va en ajouter beaucoup d'autres, pleinement artificiels; elle en fera un tout, un ensemble, souvent fort bizarre, mais doté d'une étonnante cohésion interne et qui sera laborieusement et incessamment inculqué par le groupe humain à ses membres.

Las culturas negras en el nuevo mundo, Mexico, 1943, et de nombreux articles dans *l'American Anthropological Institute*, pourront orienter le lecteur. La présente liste est d'ailleurs fort incomplète. Notre but n'est pas de traiter le sujet ni de prendre parti dans les controverses, en général fort calmes d'ailleurs, qu'il a suscitées.

7. C'était littéralement la conclusion à laquelle aboutissait le regretté Prof. E. De Jonghe dans une brève étude présentée à l'Institut Colonial International (actuellement INCIDI) à la Session de Bruxelles.

Personne n'a choisi la couleur de sa peau. La naissance nous fait blanc ou noir ou cuivré, comme elle nous donne une chevelure et, pour les hommes, des poils au menton. Mais artificiellement on peut dire que tous les groupes humains ont modifié sur ce point l'œuvre de la nature. On se farde, on se teint, on se poudre, on se met du rouge aux lèvres comme jadis on se plantait des « mouches » sur les joues [8]. On s'épile les sourcils, on se cerne de noir les yeux [9], on colore et on arrange la chevelure. Les hommes se rasent complètement, ou gardent des moustaches, des favoris, des barbiches ou d'immenses barbes en collier ou en fleuve ou en fourche. Même aujourd'hui un prêtre latin ne pourrait pas, sans barbe, porter seulement des moustaches; et un pope rasé semble en Orient un sacrilège. Il y eut des controverses très chaudes et même des querelles au sujet de la barbe des Capucins. La longue chevelure des anciens Gaulois était si bien un trait de leur culture que les Romains s'en sont servis pour déterminer toute une région : *Gallia comata* [10]; et plus tard les Mérovingiens ont été les rois chevelus. La religion même s'en est mêlée et la tonsure des clercs est réglée par le Droit Canon comme une chose de grande importance [11].

Nous avons reçu notre peau en naissant et nos 32 dents ont poussé toutes seules. Mais cette peau les hommes l'ont artificiellement tatouée et le rituel du tatouage est d'une complexité effarante [12]. Ici on a limé les dents, ici on a arraché une paire d'incisives, tout comme dans l'ancien Annam on a recouvert les dents de laque noire. On s'est percé les oreilles pour y suspendre des anneaux et, il n'y a pas bien longtemps, tous les marins d'Europe portaient des boucles d'oreille. Les femmes tamoules se percent la narine gauche et y fixent une perle. Ailleurs on fend les lèvres pour y introduire progressivement ces énormes rondelles de bois des « femmes à plateaux [13] ». Les hindous peignent sur leur front des lignes ou des points, tous pleins de signification redoutable.

---

8. Les noires d'Afrique et d'Amérique elles-mêmes se mettent du rouge sur les pommettes et ont leur « poudre » tout comme les blanches.

9. L'usage vient de loin puisque l'Ecriture le mentionne à propos de Jézabel (*IV Reg.*, IX, 30) et que Jérémie (IV, 30) tout comme Ezéchiel (XXIII, 40) s'en moquent. Les magnifiques portraits du Fayoum, qui sont peut-être à l'origine des images byzantines ont les yeux cernés à l'antimoine. Dans les fouilles préhistoriques on retrouve, dès le magdalénien, des canons de renne remplis d'ocre rouge et qui devaient suivant toute probabilité servir de fard.

10. En fait la *Gallia comata* signifiait toute la Transalpine moins la Narbonnaise.

11. *Codex Iuris Can.*, c. 136, §§ 1 et 3.

12. Cfr Hambly, *The History of Tattooing and its significance* (Londres, 1925) remplaçant l'ouvrage de Joest, *Die Tatowierung* (1887) écrit du simple point de vue de la technique de l'opération. Il est remarquable que, même dans nos sociétés européennes, le tatouage soit loin d'avoir disparu. Les hommes de mer sont presque tous tatoués aux avant-bras et beaucoup d'ouvriers également.

13. La coutume n'existe pas seulement en Afrique mais on l'a retrouvée chez les Botocudos.

Personne ne naît habillé. Le vêtement tout entier fait donc partie de la culture. Nous n'avons pas fait le soleil mais nous avons fabriqué des ombrelles, des chapeaux à visière, et aujourd'hui ces lunettes fumées que les noirs mêmes d'Afrique convoitent éperdûment.

Nous n'avons pas dû apprendre à crier. Ce cri est la réaction spontanée de l'enfant à sa naissance; mais l'éducation culturelle prendra ce cri, le règlera, en fera un langage articulé, avec sa grammaire, sa syntaxe, son vocabulaire conventionnel; et chacun sait que pour des groupes entiers la langue est une sorte de fétiche. On *apprend* à parler et c'est le groupe entier des homophones qui conserve et qui transmet l'idiome qui est le sien. On *apprend* l'histoire du passé, les croyances, la morale, les arts, la politesse, les manières, les rites, les lois et les coutumes, en un mot toute cette « culture » qui est à la fois le caractère distinctif et le patrimoine commun des différentes sociétés humaines, depuis les plus primitives jusqu'aux plus raffinées. Et comme des groupes spéciaux se créent à l'intérieur de groupes plus vastes, des « cultures » particulières se logent dans le cadre des cultures générales. Il y aura moyen d'étudier par exemple les costumes, les coutumes, les rites collectifs, le comportement commun du clergé, des militaires, des universitaires, des paysans, des ouvriers industriels, des coloniaux et même des cambrioleurs de profession, comme des artistes de théâtre; car tout groupe humain secrète spontanément et nécessairement sa culture propre.

Le procédé par lequel l'individu est contraint de s'adapter à la discipline de son groupe a été appelé, depuis une vingtaine d'années, l'*inculturation*. Il commence dès la première enfance, avant, bien avant que la raison se soit éveillée et il se continue jusqu'à la mort, établissant des connexions tellement profondes entre tel et tel comportement que l'adulte ne reconnaît même plus leur caractère artificiel et qu'une part immense de sa culture lui apparaît comme naturelle et innée. Chaque jour, sur la terre, on pourrait entendre répéter des millions et des millions de fois ces formules, adressées aux enfants : on ne fait pas ceci ou cela; ce n'est pas « comme il faut ». Les enfants se souviennent plus fraîchement que nous des longues tortures par lesquelles ils ont dû passer pour « apprendre » à ne pas tirer la langue, à ne pas saliver, à ne pas garder la bouche ouverte, à ne pas se mettre les doigts dans le nez, à ne pas se gratter, à tenir leurs mains propres, à ne pas manger avec les doigts [14], à ne pas lécher leur assiette, à ne pas appuyer les coudes sur la nappe, à ne pas dire tout haut ce qu'ils pensent de la nourriture qu'on leur sert, à se réconcilier avec les choux et les carottes, à ne pas s'empiffrer de desserts,

14. Nous savons par Plutarque qu'on apprenait aux enfants à son époque à ne saisir les mets qu'avec trois doigts. Les prendre avec la main entière était « barbare ».

à ne pas interrompre les conversations ennuyeuses des grandes personnes, à ne pas faire de réflexions sur leur apparence parfois comique, à dire merci, à ne pas bâiller au nez des gens, à ne pas éternuer à leur figure, à ne rien renverser, etc., etc. Le seul motif que leur donnent leurs éducateurs c'est qu'on ne fait pas ainsi. Cet « on » impersonnel et indéfini c'est très exactement la discipline culturelle du groupe.

Les Japonais du XVI^e siècle étaient fort choqués de voir les Portugais manger avec les mains, comme on le faisait alors presque partout en Europe, où la fourchette est d'introduction récente. Pour eux l'homme cultivé ne touchait la nourriture qu'avec des bâtonnets. Ils trouvaient abominablement malpropre qu'après s'être mouchés, ces Européens enfouissent leur mouchoir dans leur poche, ou que, pire encore, suivant la coutume très générale alors de notre Occident, ils se mouchassent entre leurs doigts ou « sur la manche ».

Les hindous étaient pris d'un dégoût insurmontable parce que les Portugais crachaient dans leurs maisons; parce qu'ils enterraient leurs morts dans les églises; parce qu'ils mangeaient du bœuf et portaient des bottes du cuir. Ces chocs de culture se produisent encore aujourd'hui un peu partout. Nous trouvons parfaitement indécent que, dans un dîner solennel, après le dessert, un convive se permette de roter bruyamment et à coups répétés. On nous a appris depuis nos jeunes années que pareille manière de faire était scandaleuse et même un hoquet involontaire nous couvre de confusion. Mais rien de cela n'est inné. Les Romains de l'Empire, les anciens Grecs et même les vieux Chinois pensaient tout autrement. Pour eux ces éructations sonores étaient une sorte de compliment, une manière de démontrer que leur hôte avait été généreux. Saint Augustin lui-même fait allusion à cette coutume qu'il ne condamne nullement et que sans doute il pratiquait lui aussi. Pour nous montrer que saint Jean l'Evangéliste était tout rempli de l'esprit du Christ il écrit triomphalement ce latin intraduisible : *hoc ructabat quod biberat* et il appelle l'apôtre : *magnus ille ructator, id est praedicator* [15].

L'inculturation ne concerne pas seulement quelques détails du comportement; elle prend toute la vie de l'individu, la fusionne avec celle du groupe auquel il appartient et détermine parfois des réactions psycho-physiologiques qui paraissent instinctives. En Europe, il est impossible de faire figurer dans un menu un gigot de chien ou une fricassée de rats, mais nous mangeons volontiers de la viande de porc. Les Chinois mangent du chien. Les Juifs ont horreur du porc. Le serpent est une bonne nourriture pour les Bayaka du Kwango, mais la seule pensée de déguster un morceau de serpent bien cuit fait vomir physiquement les Bakongo leurs voisins. Les Anglais n'ont jamais

15. Il y revient avec prédilection. Cfr *Patr. Lat.*, XXXVIII, Sermo 34, col. 210; sermo 119, col. 674; sermo 120, col. 676.

compris comment les Français pouvaient faire figurer dans leur cuisine des cuisses de grenouille et, pendant trois siècles, ces « *frog-eaters* » leur ont paru absurdes. Dans la magnifique autobiographie de *Long-Lance*, un Sioux pur-sang, nous voyons comment ces solides Peaux-Rouges étaient pris de nausées incoercibles rien qu'à l'odeur du lait de vache. Et cependant toutes ces répugnances sont d'ordre culturel. On essaie après coup de les justifier, comme on tente de justifier l'aversion, le malaise, la crainte ou même la fureur que la seule présence d'un Juif provoque chez pas mal de gens et qui est à la base de l'antisémitisme. Dès l'époque romaine on parlait du *foetor judaicus*, de cette mauvaise odeur du Juif, qui n'a jamais existé que dans l'imagination; comme on a parlé de l'odeur du Noir, ou de son infériorité morale, ou de la saveur désagréable de la viande de chien. Le racisme tout entier est d'origine culturelle. Les enfants l'ignorent, jusqu'au jour où par inculturation le groupe adulte le leur inculque.

Une seconde loi de l'anthropologie culturelle est celle de l'*intégration*. Une culture n'est pas, comme le pensait l'ancienne ethnologie purement descriptive, un ensemble de traits groupés fortuitement, à la façon des articles disparates que l'on rencontre dans un bazar. Tous ces traits s'appellent, s'appuient, se consolident mutuellement suivant ce que les anthropologistes anglo-saxons nomment un *pattern*, un cadre-type ou une structure. On s'est moqué jadis de Cuvier qui, à l'aide d'un seul os, prétendait pouvoir reconstituer tout un animal, et il est certain que parfois des trouvailles paléontologiques ont montré l'erreur du grand naturaliste. Mais le principe lui-même était inattaquable. L'unité du type morphologique commande les formes, les dimensions, les fonctions des éléments qui le composent. Une mâchoire de carnassier impose tout un système anatomique et, puisque le carnassier doit chasser sa proie, on peut en déduire qu'il sera bien adapté à la course. On a pu démontrer que la trompe immense des proboscidiens était le résultat de leurs lourdes défenses qui ne leur permettaient pas un cou allongé. Il est impossible de donner quatre pattes à des oiseaux. Quand il s'agit d'un type culturel, l'harmonie des différents traits, pour être plus subtile et moins mécanique, n'en est pas moins très réelle. Les éléments de base et beaucoup de ceux qui nous paraissent, à première vue, secondaires et détachables sont en réalité intégrés dans un système cohérent, comme les mots dans une phrase, avec cette différence toutefois que la liaison des traits de culture n'est pas celle de la nécessité logique mais de l'équilibre structurel et de la solidarité de l'ensemble. Au fond il ne serait pas du tout illogique que les oiseaux, avec leurs deux ailes, aient aussi quatre pattes, ou que l'homme ait un œil occipital. Fourier était tellement convaincu que cet œil nous faisait défaut qu'il prophétisait pour l'homme de l'avenir une queue avec un œil au bout. C'était pour lui la seule solution logi-

que au problème de la sécurité individuelle et collective. Mais, en fait, les cultures ne se laissent guère entamer par la logique. Nous avons polémiqué depuis dix-neuf siècles avec les Israélites; depuis treize siècles avec les Musulmans. Cette controverse n'a jamais rien donné parce que nous avions en face de nous, non pas des esprits individuels, mais des cultures très cohérentes, et que celles-ci ne cèdent pas plus au raisonnement qu'une marée montante à un sermon. Est-il plus logique de nous asseoir sur des chaises ou de nous asseoir sur nos mollets, comme le font les Japonais? La question n'a pas de sens et l'impératif de la culture l'ignore complètement [16]. Les chrétiens gardent la tête découverte dans les églises; mais dans beaucoup de pays les femmes doivent avoir un couvre-chef, fût-ce, comme en Italie, un simple mouchoir blanc posé sur leurs cheveux. La logique n'a rien à voir dans cet usage. Par contre pour un Israélite le port du chapeau est obligatoire dans la synagogue et je me suis moi-même fait rappeler à l'ordre parce qu'en visitant l'une d'elles j'avais, « par respect » pour ce lieu de prière, spontanément enlevé mon feutre. On sait que les Chinois du XVII[e] siècle trouvaient scandaleux le prêtre qui, en célébrant la messe, restait tête nue, et les missionnaires avaient fini, à grand'peine, par obtenir de Rome la permission de garder à l'autel un petit bonnet carré. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Tertullien, dans les toutes premières années du III[e] siècle, essayait déjà de prouver par la logique qu'il était absurde de porter des couronnes de fleurs, « puisque le nez est en-dessous du front » et Clément d'Alexandrie déclarait que, hommes et femmes se nourrissant des mêmes aliments devaient logiquement porter les mêmes vêtements. Les deux sexes n'en ont pas moins continué à s'habiller, et même à se peigner de façon différente, et sur ce point l'inculturation a été si universelle et si profonde que, dans nos pays, l'homme en jupon ou la femme en redingote font figure d'excentriques contre nature.

Les traits culturels ne sont pas davantage commandés par des soucis de confort ou de simple hygiène, et ils résistent victorieusement à toutes les raisons utilitaires que l'on brandit contre eux. Il ne sert à rien de démontrer à un hindou que la viande de bœuf est très saine; ni aux musulmans que le voile sur la bouche et le nez, ou la réclusion des femmes dans les « zenana » est atrocement nuisible à la santé. Le jeûne du Ramadan n'a rien de confortable et les tatouages, les scarifications, les mutilations rituelles entraînent souvent des tortures atroces et entièrement inutiles. Jusqu'à présent on n'a trouvé au-

16. Elle a cependant été discutée avec les jeunes japonais de Bungo, d'Arima et d'Omura venus en ambassade auprès de Grégoire XIII. Les jésuites portugais finirent par découvrir que s'asseoir sur des sièges était plus conforme à la raison, parce qu'ainsi « les jambes n'étaient pas inutiles ».

cun tabou alimentaire qui se justifiât par des considérations d'hygiène. La ligature des pieds chez les filles de la Chine des empereurs ; la déformation du crâne chez les Têtes-Plates d'Amérique ; la destruction ou l'enfouissement de tout le mobilier d'un défunt ; l'ancienne coutume hindoue de brûler les veuves sur le bûcher de leur mari ; l'immolation des nouveau-nés sous le seuil des nouvelles demeures ; les effroyables sacrifices humains des Aztèques ; les danses frénétiques masquées ou non ; les tambours sacrés ; les sociétés secrètes ; les rites religieux ou magiques, il serait insensé de ramener l'ensemble de ces traits de culture à une préoccupation de confort ou de vie plus agréable. L'histoire prouve d'ailleurs que le souci du confort est une apparition très récente et que, pour se faire une place, il a dû refouler ou abolir le souci du décorum. Le Versailles de Louis XIV serait, pour nos contemporains, inhabitable. La chaise à porteurs des rois de France n'était pas plus commode que le tippoy, la filanzane ou le palanquin et, au XVIII[e] siècle, le logement et le couchage des paysans d'Europe étaient certainement inférieurs à celui des Chinois. La recherche du confort suppose un certain sans-gêne ; elle favorise le laisser-aller ; elle obéit aux désirs et aux caprices de l'individu et elle diversifie, en l'émiettant, le comportement collectif, c'est-à-dire qu'elle est strictement antagoniste aux impératifs de la culture. Nous le voyons chaque jour, même dans nos sociétés. Personne ne trouve commode le chapeau haut-de-forme. Il a été ridiculisé par tous les caricaturistes. Il est laid, parfois grotesque, encombrant, coûteux, mais il s'impose dans certaines cérémonies, et tous ceux-là mêmes qui le maudissent, expulseraient séance tenante l'audacieux qui se présenterait en casquette ou en chapeau rond à une réception diplomatique ou à des funérailles solennelles. Le décorum, l'étiquette, le protocole sont plus forts que tous les désirs de « se mettre à l'aise ». Loin d'être confortable, une culture est normalement gênante, parce qu'elle impose des uniformités, indépendantes des goûts individuels. Quand ses impératifs se rencontrent avec notre bien-être physique, le phénomène est purement accidentel.

Et cependant la troisième loi, établie par l'anthropologie culturelle, est précisément celle de l'auto-défense. Une culture ne se comporte pas comme les feuilles d'arbre qui ne luttent pas contre le vent, mais comme un animal très actif, qui se protège, qui ruse, qui attaque. Elle réagit à tout ce qui la menace. Pour le groupe qui l'a créée, elle est une sorte de trésor. Elle est chargée d'un immense potentiel d'émotion. On ne la querelle pas impunément, car elle représente aux yeux de ceux qu'elle a formés une valeur unique. Elle leur garantit leur *identité* et leur *sécurité*, c'est-à-dire deux fonctions primordiales de toute société. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de nous. A notre époque de nationalisme suraigu, tous les pays qui accèdent à l'indépendance

semblent infiniment soucieux de se doter, chaque fois qu'ils le peuvent, d'une langue qui leur soit propre. L'Irlande a d'abord changé son nom, tout comme le Siam; elle a ressuscité non seulement le vieux gaëlique mais encore son alphabet. L'Indonésie vient de proscrire le néerlandais dans son enseignement. Israël a tout de suite recréé l'hébreu. La Turquie a chassé la langue arabe. L'Inde veut généraliser l'hindi. La république d'Euskadi avait aussitôt remis le basque à la première place. Au moment où quelques grandes langues internationales seraient infiniment plus commodes et où, par leur expansion même, elles menacent de submerger les idiomes plus régionaux, le raidissement de ces derniers représente une réaction culturelle de défense. L'homophonie paraît — à tort ou à raison — une garantie de l'identité même du groupe. Ce n'est là qu'un exemple. Il y en a des centaines à glaner dans les études objectives de l'anthropologie. Les réactions culturelles peuvent être d'une violence extrême, et qui semble, à un observateur étranger, hors de toute proportion avec ce qui les provoque. Mais il faut bien noter qu'un comportement, en apparence anodin, heurte souvent tout un complexe structurel et a des incidences que seuls les membres du groupe sont en mesure de prévoir et de ressentir. Chez nous une femme qui fume la pipe est irrémédiablement disqualifiée et chassée de toutes les « bonnes compagnies » mais elle peut fumer des cigarettes. Le pape saint Pie V a prohibé, non sans indignation, l'usage du tabac à Rome et a permis aux bedeaux des églises de confisquer à leur profit les tabatières; mais à la même époque les dames espagnoles qui fréquentaient au Mexique les églises des Jésuites réussissaient à se faire apporter par leurs esclaves, même en plein sermon, des infusions de chocolat qu'elles sirotaient longuement. Il est sûr que, chez nous, celui qui allumerait une cigarette à l'intérieur d'une église serait malmené, et cependant j'ai vu, vu de mes yeux, des groupes de fumeurs dans une église très distinguée de Rio de Janeiro, tout comme j'ai vu à Madras des agitations populaires qui auraient vite dégénéré en émeute pour un détail en apparence insignifiant. Un Indien, d'ailleurs très riche, mais *outcast*, c'est-à-dire ce que nous appelons un pariah, s'était enhardi à couvrir sa maison avec des tuiles au lieu de paille. C'était sa maison, ces tuiles il les avait achetées et payées, mais une maison de pariah ne peut être couverte que de paille. Ainsi le veut l'impératif de la culture hindoue. Celle-ci n'est pas fondée d'abord sur des droits et des devoirs réciproques, mais sur un certain ordre divin, incontestable, et qui est notifié par les conditions mêmes de la naissance de chaque individu. L'homme ne peut rien sur les circonstances de sa propre origine. Il doit donc les respecter et les accepter avec toutes leurs conséquences, comme il doit se résigner à son sexe. Le fils d'un pariah est un pariah; et en essayant de se loger autrement que sous la paille cet homme trouble

l'ordre fondamental. Il est le pire des anarchistes. Si on le laisse faire tout l'équilibre social va chavirer.

Nous trouverions absolument nihiliste que chez nous on laissât des voleurs piller, en plein jour, impunément le bien d'autrui, parce que dans notre culture occidentale la sécurité des transactions et donc la protection de la propriété privée est une pièce essentielle. En autorisant le vol on supprimerait immédiatement le commerce, l'industrie, l'organisation du travail, la stabilité de la famille et la sécurité civique. La foule applaudit parfois l'acquittement d'un meurtrier, car le danger d'être victime d'un assassin ne nous paraît pas fort proche; mais jamais la foule n'applaudira chez nous l'acquittement d'un bon gros voleur, car les biens sont plus exposés que les vies et toute notre culture est organisée pour les protéger. Il n'en va pas ainsi partout. Sparte, nous assure-t-on, ne voyait pas d'un mauvais œil le voleur habile. Chez les Polynésiens, et en général dans les sociétés primitives basées sur l'échange de services plus que sur l'échange des biens, on ne distinguait guère entre le vol, l'emprunt ou le cadeau forcé. Les équipages du Capitaine Cook en firent l'expérience; ceux de Magellan l'avaient faite bien auparavant dans les « îles des Larrons ».

C'est parce que la culture d'un groupe donne un sens à son effort de vivre, comme le sacerdoce donne un sens aux séminaires, que toute culture se défend âprement. Cette intolérance va parfois jusqu'aux moindres détails. La langue française, qui s'est unifiée dans un milieu de Cour et de salons est, à cause de cela même, une des plus intolérantes du monde avec la japonaise. Elle supporte avec peine l'intrusion des vocables étrangers, que l'anglais accueille sans sourciller. L'aspect même du mot écrit : week-end, foot-ball, turf, crack, mail-coach, provoque des réactions désagréables. Entre les deux guerres, l'*Echo de Paris* a proposé sérieusement d'écrire non pas week-end, mais « ouiquennde » et jadis un ami français m'a confié que notre premier ministre d'alors lui serait plus sympathique si son nom s'écrivait : Renquin ou lieu de Renkin. En Belgique nous avons vu Crainhem et Cortenberg changer leur initiale en un K plus authentiquement néerlandais, Cherscamp devenir Serskamp et Ouderghem remplacer Auderghem.

Il semble que ces considérations nous aient éloignés du problème que nous posions au début de cet article. En fait elles nous en offrent la solution. Pourquoi l'accroissement massif de la population à évangéliser a-t-elle plutôt augmenté la difficulté du travail missionnaire et freiné le nombre des « conversions »? Pour le comprendre il suffit de se rendre compte que, malgré les métaphores traditionnelles et assez décevantes de cueillette, de chasse, de pêche ou de récolte, la mission n'a pas devant elle des individus isolés qu'il suffirait de convaincre mais des cultures qu'elle doit pénétrer. Quand je cueille des

fleurs ou des pommes, je n'ai à vaincre que la résistance de chaque tige ou de chaque pédoncule. Ces résistances ne s'additionnent pas. Quand je rencontre une culture bien en place, celle-ci résistera d'autant plus vigoureusement que le nombre des « inculturés » est plus élevé et que leur rapprochement local est plus serré. On peut avec une bonne école, quelques livres et un ou deux journaux submerger et noyer un patois local, parlé par quelques centaines de villageois ; mais l'opération devient impossible lorsqu'il s'agit d'une langue écrite de large diffusion et parlée par plusieurs dizaines de millions d'hommes. Dans une culture les résistances individuelles ne s'additionnent pas, elles se multiplient, car la sanction du groupe est d'autant plus pesante que le milieu est plus compact. Les cultures, étant toutes du genre des coutumes, se défendent d'autant plus âprement que le nombre des usagers est plus considérable et ceux-ci plus proches les uns des autres. Le contrôle est alors immédiat et la sanction automatique. Une Egypte de vingt millions au lieu de deux, et avec des villes comme Le Caire ou Alexandrie, est infiniment plus résistante à la pénétration chrétienne qu'une Egypte éparpillée en petits villages de fellahs illettrés et exploités. Ceylan est très accessible ; l'île n'est pas d'une étendue démesurée, tout au contraire, mais la culture bouddhiste, depuis une quarantaine d'années, y a été identifiée avec le nationalisme lui-même et elle augmente ses défenseurs avec l'accroissement de la population. On notera le même phénomène en Indonésie, au Siam (Thailande) comme on a pu le constater au Japon entre 1902 et 1945, et comme on l'observera très probablement en Gold Coast d'ici peu.

Par une sorte d'instinct, si on ose dire, les missions chrétiennes du XIX[e] et du XX[e] siècle ont flairé cet obstacle et dans de nombreuses régions elles ont essayé d'avancer leur œuvre en isolant leurs convertis de la masse ambiante. Le rêve du village chrétien — cette formule qui a régulièrement échoué — a séduit comme un idéal pratique [17]. Et quand ce n'est pas le village chrétien (nous parlons du village artificiel et non du village ou de la tribu qui se convertit en bloc), ce sera au moins le poste de mission, placé à l'écart, avec sa nombreuse population scolaire, soustraite pendant plusieurs années à l'inculturation du milieu natal et qu'on espère, par une sorte de miracle, pouvoir immuniser contre la contagion de la société et de la culture dans laquelle, le terme de scolarité achevé, il faudra bien la reverser.

L'histoire montre cependant que cette méthode de grignotage n'a jamais réussi dans les pays où la culture est solide et bien en place. Elle ne donne des résultats que là où, comme dans l'Afrique centrale d'aujourd'hui ou dans le Mexique d'Hernán Cortez, elle coïncide avec l'effondrement d'une culture native et où elle peut donc ramasser les débris. En pays d'Islam elle est, depuis des siècles, tellement stérile

17. Cfr encore p. ex. en 1924 le rapport du P. Bontemps, S. J., à la 6[e] Semaine de Missiologie : *L'âme des peuples à évangéliser*, p. 18-23.

qu'on n'ose plus la prôner; en pays bouddhiste ou dans l'Inde des castes, elle n'a rien donné.

Il importe de le redire : la mission ayant pour but de dilater les frontières de la chrétienté est donc non seulement porteuse d'une doctrine et de moyens de salut éternel mais d'une « façon de vivre » foncièrement chrétienne, c'est-à-dire d'une culture. Cette culture peut et doit refléter toutes les variétés que provoque son adaptation aux différents groupes humains qu'elle pénètre. Elle s'accommode de la diversité des langues, des vêtements, des arts, des systèmes politiques, des psychologies, des nourritures, des usages sociaux. Mais, expression de la culture chrétienne, la mission a devant elle non seulement des individus mais des cultures non-chrétiennes. Elle doit y pénétrer à la manière d'un ferment dans la pâte. On peut pendant des siècles baptiser des enfants moribonds. C'est une œuvre très méritoire dont on ne dira jamais assez de bien. Elle est un devoir impérieux. Elle peuple l'Eglise triomphante mais elle ne change pas la face de l'Eglise militante, parce qu'elle ne transforme en rien la culture d'un pays. Il est admirable et nécessaire de s'occuper des colonies de lépreux. Le Saint-Père vient encore de le rappeler dans son encyclique *Evangelii praecones*. Cet exemple de charité héroïque peut ouvrir les âmes, toucher les cœurs et les rendre accessibles à la prédication de l'Evangile, mais tout cela n'est qu'un début, car jamais des colonies de lépreux n'ont changé un seul trait de la culture d'un peuple. Si on veut atteindre celle-ci, il ne peut pas suffire de viser uniquement les individus que leur âge, leur misère, leur faiblesse permettent d'arracher à la culture ambiante et qui n'ont sur celle-ci aucune influence; il faut au contraire atteindre les personnes et les institutions qui offrent le maximum de résistance, car ce sont elles qui ont le plus d'influence déterminante sur l'évolution d'une culture.

En effet, on pourrait être tenté de désespérer de l'avenir des missions, si l'anthropologie ne nous montrait pas que les cultures, tout en restant fidèles à leur type spécifique, sont néanmoins étonnamment plastiques et toujours en mouvement. Elles influent les unes sur les autres et, aujourd'hui surtout, les études se multiplient autour de ce qu'on appelle le *culture-contact*, ou l'*acculturation*. Nous n'examinons ici le problème que du point de vue des éléments religieux. Chacun pourra trouver aisément des parallèles dans le champ de l'acculturation profane, celui des jeux, du folklore, du vêtement, du langage, de l'habitation, des institutions sociales, de la division du temps avec la semaine de sept jours, du « rite du seuil » que représente la nouvelle année, des étrennes et de toutes ces mécaniques que sont l'auto, le téléphone, la radio, les montres, les briquets, les sirènes d'usine et les transports en commun. Nous avons pris aux Arabes le jeu de cartes et le jeu d'échec aux Persans, mais nous avons donné

le football au monde entier. Le bungalow, chose et nom, est un emprunt à l'Inde comme la verandah. Les Peaux-Rouges ont adopté immédiatement le fusil et le cheval qui trouvaient une place toute prête dans leur culture de semi-nomades, mais ils ont refusé la maison et, quand au XIX[e] siècle les autorités « tutélaires » leur en ont construit, ils y ont logé leurs chevaux et ont continué à vivre sous leurs tentes d'écorce ou de peaux. Quand les Sioux délibèrent, jamais ils ne se placent en hémicycle, mais toujours en cercle complet « parce que tout ce qui est naturel est circulaire : le soleil, la lune, l'horizon, le tour des arbres et celui du corps [18] ». La conséquence de ce trait de culture, en apparence insignifiant, c'est, comme dans nos conférences de Table Ronde, la parfaite égalité de droits de tous les participants et la vieille coutume indigène de ne jamais interrompre un orateur « dût-il parler sans arrêt pendant toute une nuit [19] ».

En ne considérant que l'aspect religieux des cultures nous pouvons constater tout de suite combien est fausse l'affirmation tranchante d'Edgar Quinet : « Tous les cultes qui ont cessé d'être, sont tombés non par l'indifférence mais parce que l'ordre formel leur a été donné de mourir. Si le christianisme s'était contenté de discuter avec le paganisme, les temples d'Isis et de Diane seraient encore debout en Egypte et en Grèce [20] ». Il est très vrai que par un décret, appuyé de sanctions, des traits de culture peuvent être supprimés. La république chinoise a prohibé la ligature des pieds pour les filles et interdit de les recevoir dans les écoles. Elle a coupé, physiquement, les tresses mandchoues en interdisant à leurs porteurs l'accès des marchés. Atatürk a d'un coup aboli le voile des femmes en Turquie et l'alphabet arabe et les derviches. Lord Bentinck a fait disparaître le « sâti », l'usage de brûler les veuves aux Indes, en déclarant qu'il ferait pendre tous ceux qui s'en mêleraient [21]. Les shogûns Tohugawa ont porté la peine de mort contre tous les Japonais chrétiens au XVII[e] siècle, et ont pratiquement anéanti l'Eglise dans l'archipel. Mais le bouddhisme a conquis la Chine pacifiquement, comme il l'avait fait à Ceylan et comme, par la Corée, il le fit au Japon. L'Irlande de saint Patrick s'est christianisée sans violence. Les Romains ne se sont pas occupés des religions celtiques de la Gaule, qui sont cependant bien mortes; et pendant les quatre premiers siècles, l'Eglise s'est insinuée dans tout l'Empire et au delà du *limes* en Arménie et en Perse non en persécutant mais en étant persécutée. Une transformation, une christianisation de culture est parfaitement possible sans violence. Et par ailleurs des siècles de brimades, de sévices et même de massacres,

18. Cfr Boas, *The Primitive Man as Philosopher.*
19. Témoignage de Long Lance dans son Autobiographie.
20. *La Révolution,* Paris, 1865, XVI, 11.
21. Ce fut sa réponse aux brahmes qui lui avaient déclaré : Notre conscience d'hindous nous fait un devoir de brûler les veuves. Il répliqua : Ma conscience d'Anglais me fait un devoir de vous pendre si vous l'essayez.

depuis les rois Visigoths jusqu'aux fours crématoires d'Auschwitz et de Buchenwald, n'ont pas eu raison de la culture religieuse d'Israël. Du point de vue missionnaire, on peut dire que rien n'était plus absurde que la relégation des Juifs dans les Ghettos, sauf peut-être le choix imposé entre le baptême et l'exil. Cette politique a contribué à maintenir la cohésion du groupe et à perpétuer sa culture.

On ne fait pas pénétrer le christianisme dans une culture par les mêmes procédés qu'on emploie pour convertir un individu. Il y faut un diagnostic infiniment plus subtil et des moyens très différents. Nous sommes en face de cet énorme bloc que représente l'Islam. Religion et culture y sont tellement soudées que toute conversion y prend l'aspect d'une apostasie sociale. Et l'Islam, sous nos yeux, sans violence, gagne du terrain en Afrique noire. Plus personne ne peut s'imaginer qu'on recommencera contre lui les glorieuses croisades, qui n'ont d'ailleurs rien donné du point de vue missionnaire et qui ont raidi l'opposition musulmane. Personne davantage ne peut croire que nous christianiserons l'Islam en lui enlevant un à un ses fidèles. Même à la cadence d'un million par an et sans tenir compte de l'accroissement biologique, il y faudrait des siècles et, au lieu d'un million par an, nous constatons qu'il n'en va que de quelques dizaines d'unités. La seule issue n'est-elle pas, sans aucune idée agressive, sans aucun prosélytisme tapageur qui serait immédiatement prohibé par le pouvoir civil, de modifier par le dedans la culture islamique. Religion de guerriers et de guerriers vainqueurs, l'Islam ne se modifierait-il pas étrangement si on lui injectait une très forte dose de... féminisme. Kémal pacha l'a fait en Turquie et nous commençons à mesurer les conséquences de cette initiative. Un puissant mouvement féministe musulman jetterait par terre la polygamie, forcerait l'Islam à repenser sa doctrine, modifierait la structure de la famille, contraindrait à discuter la conduite même du Prophète, créerait une plate-forme commune et donc une sympathie agissante entre les organisations féminines musulmanes et chrétiennes. Ne serait-ce pas, non sans doute une brèche — personne n'aime à voir des brèches dans ses murs — mais une porte ouverte et, comme toutes les portes ouvertes, une invitation et un stimulant pour les curiosités et les contacts?

Aux Indes, à part les Malabars, chrétiens depuis le III[e] siècle, et Goa, chrétienne depuis le début du XVI[e], le seul groupe catholique vraiment organisé, en laissant de côté les Paravers, est celui du Chota-Nagpore. Les fêtes solennelles qui ont accompagné l'exhumation du P. Lievens, ont tout récemment encore attiré de ce côté l'attention. Or, quand on examine l'histoire de cette réussite — qui aurait pu, comme le voulait le P. Grosjean, s'étendre beaucoup plus loin — on constate qu'elle n'est pas due surtout à la charité des missionnaires se faisant les défenseurs d'un peuple malheureux. La même charité s'est dépensée partout. Parmi les Kôles du Chota-Nagpore, tribus très pri-

mitives, la culture au sens anthropologique du mot était essentiellement basée sur le sol, propriété du groupe, et sur son exploitation en commun. Toute l'organisation sociale et familiale dépendait, pour ces terriens, de ce sol, dont la loi anglaise, inspirée par le souci de recueillir l'impôt foncier, avait, sans le savoir, transféré subrepticement la propriété aux collecteurs d'impôts : les Zémindars. C'est parce que les missionnaires, ayant étudié la situation, ont pu devant les tribunaux démontrer que ces primitifs étaient les vrais propriétaires ; c'est parce que l'union du sol et des occupants a été rétablie, conformément à l'impératif de la culture du groupe, que cette culture elle-même, celle des Ouraons, des Mundas et des Karrias a pu être en bloc christianisée et s'épanouir ensuite dans toutes les directions : économique, intellectuelle, technique et religieuse. Le catholicisme ne les a pas dépaysés mais enracinés, et ils ont défendu énergiquement ce qui était devenu leur raison humaine de vivre. Quand on a trouvé le secret d'un coffre-fort, on n'a plus besoin de chalumeau ni de burin et la serrure se fait la complice de ceux qui la tournent.

Si en Afrique centrale nous enregistrons pour le moment des progrès missionnaires, semblables à ceux que connut le Mexique après la prise de Tenochtitlan [22], c'est parce que la situation de la culture y est la même. De part et d'autre, elle a été assommée. Dans le désarroi qui suivit la mort de Montezuma et la prise de l'autorité totale par les Espagnols, les Franciscains réussirent en quelques années des conversions par centaines de mille. En Europe leurs confrères restaient hésitants devant cette arithmétique triomphale. Les chiffres étaient exacts. En Afrique centrale, la culture bantoue a été disloquée. Il serait peu sage et même peu chrétien d'en rejeter et d'en mépriser les morceaux sans inventaire, car, nous l'avons vu, l'inculturation atteint l'homme très profondément et réveille souvent en lui d'incoercibles nostalgies. Mais le fait que la culture bantoue ne peut plus offrir, comme l'Islam ou le bouddhisme ou l'hindouisme, de résistance massive et organisée. Là où ce n'est pas le cas, la méthode d'approche doit changer.

Devant nous, à l'heure actuelle, la culture d'Israël est en train de se modifier. Ce que des siècles de polémique, de persécutions, de mépris parfaitement injustifié n'ont pas réussi à réaliser, le retour en Palestine et la création d'un état indépendant l'ont fait éclore en trois ans. Israël était à côté de nous depuis les origines. Il parlait nos langues, participait à notre vie économique et politique. Pour expliquer sa fidélité tenace à ce qui lui restait de culture particulière nous nous sommes bornés à parler assez stupidement d'orgueil, d'obstination ou — ce qui est pire — de malédiction. Nous n'avons presque rien tenté pour comprendre, par un effort sympathique et douloureux,

22. L'actuel Mexico.

ce que signifie aux yeux d'un Israélite sa culture propre : ce que comporte de résignation nécessaire, de sécurité paradoxale, et même de tristesse obligatoire et d'espoir lointain, le fait d'être un peuple « élu », c'est-à-dire non pas supérieur ni privilégié mais rivé par alliance à la volonté du Tout-Puissant. On a écrit sur les ghettos et les fours crématoires mais rien ou presque rien qui puisse illuminer aux yeux mêmes d'un Israélite le mystère de la culture juive, martelée depuis bientôt dix-neuf siècles sur toutes les enclumes du malheur, de la haine, du mépris, et réussissant à survivre.

Aujourd'hui on peut être Juif, citoyen de l'Etat d'Israël, et en même temps chrétien ou marxiste. En Israël même des professeurs « progressistes » gardent la Bible sans doute, mais la commentent suivant la doctrine marxiste, la vident de tout contenu religieux et ne la considèrent que comme un code tout laïc [23]. Le jour est proche peut-être, où les Israélites qui ont gardé le sens religieux de leurs livres saints en appelleront aux exégètes chrétiens contre leurs congénères et leurs concitoyens. En tout cas le terme de Juif chrétien ne paraît plus contradictoire, non parce qu'on aurait, par un syncrétisme vide de sens, fondu en une seule deux religions, mais parce qu'à l'intérieur de la culture juive le chrétien a pu trouver place. Si le même travail de dissociation arrivait à se généraliser, on pourrait voir éclore des bouddhistes chrétiens, car la morale du bouddhisme est pure et la culture bouddhiste est compatible avec la foi chrétienne la plus intense. de Nobili, saint Jean de Britto et leurs émules ont essayé la même dissociation dans la culture hindoue. Leur entreprise était tout autre chose qu'un camouflage et un petit truc d'adaptation. Pour l'Islam, culture des « fidèles » d'Allah, rien n'a encore été tenté ; mais il est bon de nous souvenir que, lorsque saint Paul déclarait au centurion qu'il était « citoyen romain [24] », le mot signifiait tout autre chose que nous ne le pensons aujourd'hui. Le *civis romanus,* bon gré mal gré, faisait partie d'une culture et celle-ci impliquait, aux yeux de tous, la loyauté religieuse aux divinités de Rome. Un citoyen romain chrétien était alors une sorte de monstruosité contradictoire, comme le serait un citoyen français apatride ou un orateur muet. La cité était une unité religieuse avant même d'être une unité politique. Par sa déclaration saint Paul, pour la première fois dans l'histoire de l'Eglise, dissociait les deux éléments, et le disciple du Christ, seul Seigneur, Sauveur et Juge, se logeait tranquillement à l'intérieur de la culture

23. Cfr *Agence Juive. Revue de la Presse et des événements,* vol. IV, n° 2, p. 68. Compte rendu du Congrès sur les problèmes de la Bible et de son enseignement, ouvert à Tel Aviv le 11 octobre 1952. Ce Congrès était une réplique, organisée par le Mapam, de programme communiste, au Congrès de l'Enseignement biblique qui avait eu lieu en 1951 à Jérusalem sous les auspices de l'Université hébraïque et du Ministère de l'Education. On y a déploré que des parents d'esprit totalement marxiste estiment cependant que la Bible est « tabou » et qu'il ne faut pas lui appliquer le point de vue matérialiste.

24. *Actes,* XXII, 25-30.

romaine avec l'Empereur, *Pontifex Maximus,* avec les livres sibyllins, le temple de Jupiter Capitolin, les Césars déifiés, les haruspices, les *viri epulones* et les collèges de Flamines. Il fallut trois siècles et les persécutions des empereurs réactionnaires comme Dèce, Aurélien, Dioclétien, pour que cette intrusion du chrétien dans la cité romaine fût enfin légalisée. Un bon siècle plus tard le vieux titre, tout païen jadis, de Pontifex Maximus devenait vacant. Il passera au Pape, et aujourd'hui le mot de catholicisme s'est identifié avec celui de romain. Peu importe désormais que la nomenclature des jours de la semaine et des mois de l'année soit encore toute pleine de paganisme. Isidore, cet enfant donné par Isis, est un saint. Apollinaire à Ravenne ne fait plus songer au dieu soleil. Le pape donne sa bénédiction « *auspicem coelestis favoris* » sans qu'on pense au vol des oiseaux de présage et Benoît XIV, si intransigeant au sujet des rites chinois ou malabares, peut tolérer la fontaine de Trévi avec son Neptune, ses tritons et ses naïades. La culture du vieux monde romain a été christianisée parce que des chrétiens s'y sont d'abord installés et l'ont transformée sans la détruire et Rome, que l'Apocalypse considère encore comme satanique, deviendra le centre et le symbole de la catholicité.

Pierre CHARLES, S. J.